

# I

## Fondation du Carmel

En 1851, à la demande du maire de Pau, l'évêque de Bayonne ouvre la chapelle Saint-Louis-de-Gonzague ; il en confie le service au Père Vignau, de Bétharram. En 1852, le Père Michel Garicoïts envoie en renfort le Père Antoine Carrerot, son premier pénitent au grand séminaire de Bétharram, et aussi l'un des dix premiers profès de la Société du Sacré-Cœur. Celui-ci rejoint la résidence de Pau, et s'interroge : « Que vais-je faire dans cette galère ? » Son supérieur répond et le désigne pour l'aumônerie de Sainte-Ursule-des-Champs<sup>1</sup>.

Vite, il est en relation avec la comtesse de Carantilly, dont les Ursulines assurent l'éducation de la fille. Cette dame le choisit comme directeur spirituel, son homme de confiance. Originaire de Normandie, cette mère a vu cinq enfants mourir dès la naissance. Le sixième, Gaston, est superbe. A trois ans il contracte une maladie mortelle. Au matin de son dernier jour il dit tendrement : « Maman, ne pleure pas ! Je vais au ciel voir le Bon Dieu, la très sainte Vierge, les Anges et mes frères. Au ciel je prierai pour toi... » Pour la maman, c'est un message : « Dieu veut mon cœur tout entier ; il veut que je ne m'attarde qu'à lui seul... A genoux, je promets de me donner toute à Dieu. »

Le Seigneur ne se laisse pas vaincre en générosité : à la comtesse, il accorde une dernière enfant. Elle la voue à la Vierge et l'appelle Marie. Pour préserver la santé de sa fille, Madame de Carantilly vient se fixer à Pau. Là, elle se donne à l'éducation de sa fille et se dévoue aux œuvres de charité.

Dans cette ville, appuyés par les Anglais venus en villégiature, les protestants font du prosélytisme. Dans les milieux pauvres, par les aumônes plus que par le prêche, ils gagnent des adeptes. Pour contrer ce mouvement, la comtesse de Carantilly attire les Petites Sœurs des Pauvres. Approuvé par Mgr Lacroix, le projet est soutenu par les Pères de Bétharram : ils peuvent renforcer leur apostolat. La noble dame achète une maison et le Père Carrerot l'aménage en hospice ; il contribue ainsi à la fondation du Carmel !

Ayant lu la vie de Madame Acarie – mère de famille, veuve, malade, entrée au Carmel d'Amiens en 1614 –, Madame de Carantilly veut l'imiter. En 1852, elle fait un don au Carmel d'Oloron et demande à faire une retraite à l'intérieur de ce monastère ! La prieure, conformément à la règle, lui oppose un refus catégorique : « Nous ne pouvons laisser entrer les personnes séculières... Les fondatrices seulement ont ce privilège. » Mais elle ajoute : « Si vous fondez un Carmel à Pau, vous jouirez de ce privilège. » La noble dame y a déjà pensé !

---

<sup>1</sup> A l'emplacement de l'actuel ensemble Ecole-Collège Sainte-Ursule, avenue Trespoey.

Mais faut achever l'établissement des Petites Sœurs des Pauvres : c'est fait plus vite que prévu ! Mgr Lacroix réclame un Carmel d'abord à Bayonne, sa ville épiscopale : soudain, il doit y renoncer ! La voie est donc ouverte !

Le 8 mai 1852, la comtesse se rend au Carmel d'Oloron. Avec la Prieure, Mère Elie, elle prend connaissance des obligations d'une fondatrice. De retour à Pau, elle se met à l'œuvre : à Trespoey, elle achète un champ de 2,22 ha et en réserve 18 390 m<sup>2</sup> pour le futur monastère. Puis elle bâtit le mur de clôture. A Paris, elle contacte M. Paran, architecte, pour qu'il dresse les plans du Carmel de Pau sur le modèle de celui de la rue de Saxe.

De suite les religieuses de la nouvelle fondation sont désignées. Une maison est louée, en face du terrain du futur couvent. L'aménagement en est confié au Père Carrerot. Le monastère provisoire, vite adapté, est encore plus vite occupé : le soir du 7 septembre 1852, sept Carmélites d'Oloron viennent s'y installer.

Le lendemain, fête de la Nativité de la très sainte Vierge, a lieu la fondation du Carmel du Sacré-Cœur de Jésus. Le 4 novembre, une première recrue prend l'habit. Le Père Carrerot est là : son cœur est au Carmel, son devoir à Sainte-Ursule-des-Champs... Aussi est-ce l'archiprêtre de Saint-Martin, l'abbé Hiraboure, qui préside la cérémonie ; bientôt il sera évêque d'Aire et Dax.

De son côté, Madame de Carantilly active la construction du monastère définitif : dès le 8 décembre 1852, les maçons sont à pied d'œuvre. La Comtesse suit le chantier assidument, le Père Carrerot toujours à ses côtés.

Mais bien vite sa santé se dégrade : elle doit garder la chambre. L'été venu, sur recommandation du médecin, elle prend les eaux à Cauterets. En vain : la santé décline et elle rentre à Pau le 25 août 1853. Pour y mourir.

A son chevet, elle retient sa fille, Marie. Elle appelle aussi les Filles de la Charité et les Petites Sœurs des Pauvres : pour s'informer encore des besoins des miséreux. Depuis le début d'octobre, le Père Carrerot ne la quitte guère plus. La comtesse est à toute extrémité : avec tous ceux qui l'entourent, elle récite le chapelet, c'est là sa joie. Avant l'agonie, elle se tourne vers le Père Carrerot : il la bénit et, dans le calme et la paix, Madame de Carantilly expire. C'est le 10 octobre 1853. Son mari témoigne : « C'est la première peine qu'elle m'a causée depuis mon mariage. »

Au Carmel de Pau, elle a tout donné, son âme et son cœur. Elle lui donne aussi son corps. La fondatrice, revêtue de l'habit de sainte Thérèse, est ensevelie au Carmel en face de sa maison en construction.

Cette mort soudaine laisse la communauté dans la peine et le désarroi. Comment achever la construction ? La bienfaitrice partie, les Carmélites restent sans ressources. Avec sagesse, sûrs de leur expérience, les gens d'affaires et le clergé local assurent que l'entreprise est sans issue. Le clergé soutient la même opinion. Le curé de la plus grande paroisse, l'abbé Bordenave, et l'archiprêtre, l'abbé Hiraboure, pourtant le supérieur de la maison, donnent aux religieuses un avis formel : « Vendez tout et rentrez à Oloron ! »

Mère Thérèse, la Prieure, est prête à les suivre, ne serait-ce que pour pouvoir renoncer à sa responsabilité. Mère Elie, l'économe chargée des travaux, écoute avec respect et humilité. Pourtant celle-ci craint qu'une prudence trop humaine n'étouffe l'œuvre de Dieu : n'est-elle pas celle qui a éveillé l'idée de la fondation de Pau ? A quelques amis et à de généreux bienfaiteurs, elle expose sa détresse. Parmi eux, Michel Garicoïts est tout ému.

Le fondateur de Bétharram, qui avait étudié les œuvres de sainte Thérèse, avait entretenu des relations épistolaires avec la Prieure et l'Aumônier du Carmel d'Oloron ; là, il avait confessé et donné des conférences. Il s'était enthousiasmé pour la fondation de Pau, acceptant d'être le confesseur extraordinaire des religieuses, comme le Père Vignau, supérieur de Saint-Louis-de-Gonzague, en était le directeur ordinaire. Aussi, à peine alerté par Mère Elie, vole-t-il à son secours. Parmi ses religieux de Bétharram, il compte un religieux d'élite, jeune, fortuné, généreux : le Père Arthur de Bailliencourt, qui veut consacrer les derniers jours de sa courte vie à répartir ses biens entre les communautés religieuses. Saint Michel Garicoïts oriente ses largesses : une importante somme est donc accordée aux Carmélites.

Les constructions, jamais interrompues, s'achèvent plus vite qu'espéré. Le 31 août 1854, les moniales entraient en possession de leur Carmel. Dans sa masse neuve, sans s'écarter des normes de l'austérité monastique, avec la flèche de son clocher, les blanches arcades du cloître et les encadrements de pierre de ses portes et fenêtres, le Carmel de Pau a noble allure.

Mais la chapelle ?

## II

# Chapelle et rayonnement

Le nouveau monastère souffre d'une grave lacune : il ne dispose pas d'une chapelle. Mère Elie s'en ouvre à Michel Garicoïts. Aussitôt, celui-ci l'appuie : le Père de Bailliencourt est là ! Il suffit de lui parler du Carmel, son cœur est touché et il délie sa bourse : 15 000 francs destinés aux missions vont être consacrés au nouveau sanctuaire, dédié au Sacré-Cœur de Jésus et au Saint-Cœur de Marie.

Déjà les plans ont été dressés par deux architectes, les frères Saint-Guily, à qui la ville de Pau doit le Palais de Justice. En juin 1854, Mgr Lacroix descend de Bayonne pour poser la première pierre. Mais il désire aussi surveiller les travaux, allant reprocher aux carmélites les arcades de pierre du cloître... Dès que les murs dessinent les ogives des vitraux, il veut tout arrêter à cette hauteur. L'architecte s'y oppose : la voûte écraserait la nef. Mais il faut obéir !<sup>1</sup> A peine couverte, la chapelle est ouverte au public à la Noël 1855 ; le 14 septembre suivant, Mgr Lacroix vient y présider une prise d'habit.

Mère Elie regrette que le sanctuaire projeté n'ait pas l'élan architectural projeté. Elle compense par la décoration. Elle s'adresse à M. Biraben de Toulouse. Avec une espèce de stuc et de carton-pierre, il édifie les trois autels et les balustrades. Le maître-autel présente, dans leurs niches gothiques, les apôtres saint Pierre, saint Paul et saint Jean à gauche, et à droite, saint Jacques, saint Matthieu et saint Jude. Il est surmonté d'un élégant baldaquin, que couronne une croix de Malte.

Plusieurs bienfaiteurs ont contribué à l'embellissement de la chapelle. Il convient de mentionner entre tous M. Minchin et la famille Dartigaux.

La famille Dartigaux, dont Madame est la fille du comte de Saint-Cricq, ministre du roi et pair de France, a été poussée vers le Carmel par l'héritière de la maison, Mlle Berthe. Celle-ci a pour bonne une pieuse Basquaise, Marianne, qui visite souvent une de ses amies, devenue carmélite et sœur Elisabeth. Ces visites et quelques entretiens avec Mère Elie séduisent la demoiselle. Elle se plaît à les renouveler, souvent en secret, pour ne pas alarmer ses parents, et toujours avec la bonne ; et quand celle-ci n'arrive pas à Berthe trop rapide, elle s'entend dire : « Oh Marianne, quand on va au Carmel, il faut voler ! »

Puis, la fille se fait accompagner par son père et sa mère. M. Dartigaux, est président du tribunal de Pau. Tous les dimanches matin, il assiste à la messe de la chapelle Saint-Louis-de-Gonzague, et, en maître du barreau, il savoure les pétillants sermons en béarnais du Père Vignau. Très versé dans l'agriculture, il aide à la mise en valeur de l'enclos du Carmel. Il fournit des légumes et des fruits en abondance ; et même de jeunes peupliers pour protéger les sœurs des regards indiscrets quand les murs de clôture n'ont pas encore la hauteur voulue...

---

<sup>1</sup> Pour retrouver l'élan primitif de la chapelle, les architectes, en 1853, seront contraints de surbaïsser le sol, en supprimant la crypte et en ajoutant quelques escaliers pour conduire au sanctuaire et aux autels latéraux.

Quant à Madame Dartigaux, elle soutien diverses œuvres de charité de la ville. Elle organise une loterie pour faciliter l'achèvement de la chapelle, puis elle adopte la communauté du Carmel : elle enrichit la sacristie, orne l'autel principal de précieux reliquaires, accroche le grand lustre, fournit le tapis rouge qui couvre le parquet... Mais elle se réserve l'embellissement de la chapelle de la très sainte Vierge. A ses frais et sur son ordre, l'autel est dressé avec une statue de Marie, le vitrail est posé, le petit lustre est suspendu.

Mieux : elle donne sa fille Berthe comme organiste. Avec elle, pour l'installation des vitraux, elle avait lancé une loterie. Ensemble, aux Carmélites du Mans, elles avaient proposé leurs sujets préférés : pour l'oratoire de la Vierge, Notre-Dame du Mont Carmel et l'Immaculée Conception ; pour l'oratoire de saint Joseph, saint Joseph et saint Jean-Baptiste ; dans la nef, à l'est sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, à l'ouest saint Albert et saint Brocart ; au nord, dans la rosace, les Prophètes Elie et Elisée, avec à droite sainte Madeleine de Pazzi, et à gauche la bienheureuse Marie de l'Incarnation.

Bref, Madame et Mademoiselle Dartigaux sont les bienfaitrices insignes du Carmel. Mgr Lacroix leur accorde le privilège de franchir la clôture.

Mais les Dartigaux ne sont pas les seuls bienfaiteurs. Il y a aussi M. Minchin. Ce britannique a acquis, au sud du couvent, la demeure de la comtesse de Carantilly. Anglican converti, il a la foi vivante des néophytes. Il assiste tous les jours à la messe, et rend souvent visite au saint Sacrement.

En bon voisin, il régale de crèmes et de gâteaux les jeunes postulantes et novices. Ce que les dames Dartigaux ont réalisé pour l'oratoire de la Vierge, il l'entreprend pour l'oratoire de saint Joseph. Il choisit, pour surmonter l'autel, une belle statue ; il donne chandeliers de bronze, candélabres et vases précieux ; il l'illumine avec un lustre de prix ; de ses propres mains, il tisse le tapis. C'est là que désormais il prendra place pour ses dévotions, devant son prie-Dieu, digne et recueilli, comme un oblat du Carmel.

Enfin en 1858, dans un nouvel élan de générosité, il poursuit l'achèvement du sanctuaire du Sacré-Cœur et du saint Cœur de Marie. Il pose d'abord la mosaïque sur le sol. Puis il entreprend la décoration des murs et de la voûte. Pour cela il a obtenu la collaboration de son fils adoptif, M. Théodore Clusel, qui, avec des motifs empruntés à la Sainte-Chapelle de Paris, décore les murs et la voûte. A la piété et aux libéralités de M. Minchin, la chapelle du Carmel doit sa vêtue de beauté.

Sur ses parois aux dessins hiératiques, une jeune princesse russe, qui se disait filleule du tsar Alexandre II, offre, avec un tableau d'Elie, les quatorze stations du Chemin de Croix.<sup>1</sup>

Dans le sillage de cette noble demoiselle, maints personnages ont accouru pour les grandes heures de la chapelle. Après la princesse Pia de Bourbon, duchesse de Parme, on note la présence des princes de l'Eglise. A partir de 1856, Mgr Lacroix, évêque de Bayonne, accorde une visite annuelle aux Carmélites. Après lui se succèdent Mgr Hiraboure, évêque

---

<sup>1</sup> Cette demoiselle russe fréquentait beaucoup le mortel, et semblait conquise par ses entretiens avec Mère Elie, la Prieure. Elle lui manifestait le désir de se convertir au catholicisme, de fonder un Carmel en Russie et de se faire carmélite... Elle a enrichi la sacristie de ses dons : surplis, conopées, un jeu complet d'ornements pour le célébrant et ses deux ministres en drap d'or avec des fleurs de soie rouge, et enfin d'une belle robe de soie blanche pour les prises d'habit.

d'Aire, le 4 novembre 1856 ; Mgr Marie-Ephrem Garrelon, évêque de Mangalore, en octobre 1869 et en août 1870 ; Mgr Ducellier, le 5 février 1877 ; Mgr Touchet, évêque d'Orléans ; Mgr Fleury-Hottot, le 16 février 1888 ; Mgr Jauffret, le 27 juillet 1890, le 25 janvier 1894, le 11 janvier 1895, le 8 septembre 1897, le 1er juin 1899 ; Mgr Gieure, le 25 septembre 1906, le 25 septembre 1907, et le 20 février 1911 ; Mgr de Beaumont, évêque de la Réunion, le 29 novembre 1930 ; Mgr Houbaut, le 8 août 1838 ; Mgr Vansteenbergue, le 9 avril 1942 ; Mgr Gouyon, le 27 décembre 1960.

A l'ombre de ces dignitaires, se profilent quelques orateurs sacrés. Un des plus désirés est le Père Vignau, supérieur de Saint-Louis-de-Gonzague, confesseur des Carmélites. Dans son humilité, il prétexte ne savoir parler qu'en béarnais ; ses sermons dans cette langue font, il est vrai, le régal de l'élite. A cette élite, invitée par Madame Dartigaux, s'adresse le Père Nègre, jésuite, en 1857, et surtout, en 1858, pendant son dernier séjour à Pau, le Père Hyacinthe Loyson.<sup>1</sup>

Dans un ministère analogue, pour des conférences et des retraites, se relayent dans cette chapelle, le supérieur général des Carmes, le Père Dominique de Saint Joseph en septembre 1868 ; le T.R. Père Etchécopar, supérieur général de Bétharram le 20 janvier 1879 et le 8 décembre 1887 ; le T.R. Père Buzy le 8 décembre 1951 ; le T.R. Père Mirande le 8 août 1965 ; les archiprêtres de Saint-Martin, qui sont les supérieurs des moniales, les abbés Saint-Guily, Cazalé, Dubarat et Rocq.

Le service du sanctuaire impose la présence quotidienne des aumôniers. Le Père Carrerot d'abord ; puis : l'abbé Rouland (1859-1877), le Père Berdoulet (1877-1883), le Père Quintaà (1883-1902), le Père Lacrouz (1910-1936), le Père Sajus (1836-1941), le Père Lacau (1942), le Père Touyaret (1942-1945), le Père Badie (1845-1948), le Père Laborde (1950-1954), et le Père Roche (1954-1969.)

Dans long défilé de bétharramites, tranche l'abbé Rouland. Ce lyonnais, né en 1795, a renoncé à la carrière ecclésiastique, parce qu'indigne. Il est censeur au lycée de Pau, mais il a conservé ses habitudes de séminariste ! Il devient un bienfaiteur du Carmel : au moment de sa construction, il assure la surveillance du matériel et des ouvriers. Dès la chapelle ouverte, il en devient le fidèle le plus assidu.

Veuf, il songe à finir ses jours dans une trappe ou à la Chartreuse. Mère Elie lui ouvre une autre perspective : « Prêtre, vous serez notre aumônier ! » Il entre donc au grand séminaire de Bayonne, devient prêtre en 1856. Après trois ans au presbytère de Saint-Martin,<sup>2</sup> il devient aumônier du Carmel.

Son rôle se borne à célébrer la messe, à donner le salut du Saint-Sacrement. A la communauté, il évite le moindre retard et les grandes absences. Pour sa prière, il recherche le recueillement du sanctuaire, il y vient plusieurs fois par jour. L'aumônier Rouland est l'ange adorateur du Carmel !

D'autres saints habiteront cette maison !

---

<sup>1</sup> Fils de l'ancien recteur de l'académie de Pau, le Père Hyacinthe Loyson était très lié avec deux femmes remarquables : la Mère Elie au Carmel de Pau et Isabelle de Maître sur les coteaux de Jurançon.

<sup>2</sup> L'abbé Rouland comptait parmi ses amis le Père Guimon, qui, la veille de son départ pour l'Amérique, ne manquera pas d'aller le saluer au presbytère de Saint-Martin.

# III

## Mère Véronique

Des quatre-vingt-sept religieuses entrées au Carmel de Pau – entre la soirée du 7 septembre 1852 et les sombres journées de 1969 – plusieurs mériteraient un portrait. Limitons-nous à Mère Véronique et Sœur Marie de Jésus Crucifié.

Le samedi 14 juin 1867, veille de la Trinité, se présente au Carmel de Pau Mère Véronique<sup>1</sup>, religieuse des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Elle a quarante quatre ans et elle vient de loin, de Turquie et d'Asie, de Constantinople et de Londres, de Singapour et de Calicut, de Rome et de Marseille.

Marie-Sophie Leeves – c'est son nom – a vu le jour à Londres, le 1er octobre 1823. Fille d'un ministre anglican, chapelain de l'ambassade d'Angleterre auprès de la Sublime Porte. A Vingt-sept ans, à la mort de son père, elle et sa sœur se convertissent au catholicisme : baptisée le 2 février 1850, dans l'église du Gesù, à Malte, l'année suivante, elle prend l'habit des sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition et le nom de Sœur Véronique.

Envoyés en Birmanie, puis dans les Indes, elle rencontre un missionnaire carme exceptionnel : le Père Marie-Ephrem Garrelon<sup>2</sup> que le Pape Pie IX va honorer de l'épiscopat. Elle ne résiste pas à cet apôtre et se place bientôt sous sa direction.

Déjà le Carmel l'attirait. Son nouveau directeur lui découvre que là est sa vocation et lui assigne sa tâche future. Pour répondre aux nécessités de l'Eglise des Indes, il a conçu un plan : à côté des Carmélites contemplatives, il veut créer un institut de Carmélites actives pour l'éducation de la jeunesse et le service des malades. Il a l'appui des plus hautes autorités auprès du Saint-Siège. Le nom est vite choisi : Tiers Ordre régulier des Missions. Il ne lui manque qu'une fondatrice. C'est Mère Véronique, et sans tarder il lui signifie son rôle.

Généreusement elle accepte. Le Père Marie-Ephrem, ancien prieur de Bordeaux, avait eu des relations avec le Carmel de Pau ; il obtient sans peine l'admission de sa protégée dans cette communauté. En 1867, au cours d'un voyage à Rome, Mère Véronique obtient l'autorisation de changer de congrégation. Le 15 juin, elle quitte le couvent de Marseille, où elle fait fonction de maîtresse des novices, le lendemain elle entre au Carmel de Pau.

La Prieure, Mère Elie, accueille cette postulante de passage et seconde de toutes ses forces la mission de la nouvelle fondatrice. Le 2 juillet 1867, Mère Véronique a revêtu l'habit. Au cours d'un noviciat de deux mois et demi, elle étudie les textes et les traditions, elle se pénètre de l'esprit de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. Le 15 septembre,

---

<sup>1</sup> En religion M<sup>lle</sup> Leeves avait pris le nom de Sœur Véronique de la Passion.

<sup>2</sup> Lucien Garrelon, né le 19 novembre 1827 à Casteljaloux (Lot-et-Gar.) d'abord prêtre du clergé séculier, entré chez les Carmes, professeur de théologie, parti aux Indes en 1859, missionnaire à Mahé, pro-vicaire apostolique de Quilon, en 1868 évêque de Némésis, son éloquence au Concile lui fait proposer l'archevêché de Rennes ; il préfère le vicariat de Mangalore.

fête de Notre-Dame des Douleurs, elle émet ses vœux de tertiaire entre les mains du Père Robert, Prieur du couvent de Bagnères-de-Bigorre.

Elle consacre alors ses réflexions et ses prières à la rédaction des Constitutions du nouvel Institut. Il ne reste plus qu'à rassembler des postulantes. Tous les Carmes de France, enthousiasmés par cette fondation, croient à une avalanche de vocations. Le 15 décembre, Mère Véronique se rend à Annecy. Mgr Magnin éconduit la fondatrice et la relègue à trente kilomètres, à la Roche. Là, dans les glaces de la Savoie elle hiverne pendant cinq mois. Elle s'évade enfin et entreprend une croisière de recrutement là où les Carmes ont une résidence. Hélas ! à Lyon, pas de postulantes ; pas davantage à Montpellier, ni à Carcassonne, Agen ou Bordeaux...

Epuisée de fatigue et brisée par ses déceptions, elle se replie au Carmel de Pau. La Mère Elie comprend la peine de cette femme et y compatit. Peu à peu elle adoucit l'amertume des échecs et relève le courage de la fondatrice. Elle l'exhorte à s'ouvrir à Mgr Lacroix. Au commencement de juin 1868, Mère Véronique se rend à l'évêché de Bayonne. Elle raconte sa pénible mésaventure ; mais aussi elle montre sa détermination à reprendre son Œuvre. Le prélat l'écoute avec bienveillance et intérêt ; il approuve et bénit la nouvelle fondation.

Pour établir le foyer du Tiers Ordre Régulier, une propriété est disponible. C'est la maison, où se sont abritées les Carmélites d'Oloron avant l'achèvement du Carmel de Bayonne. Mgr Lacroix la met à la disposition de la fondatrice. Mère Véronique en prend possession, le 14 juillet 1868. Le Carmel Apostolique est fondé.

Immédiatement d'excellentes postulantes se présentent. Les deux premières arrivent de Nîmes, d'autres viendront de Bordeaux, de Montpellier et des environs. Leur groupe est compact et ardent. En septembre 1868, le Supérieur Général des Carmes, le Père Dominique de Saint-Joseph honore d'une visite la petite société naissante et consacre son idéal missionnaire.

La prospérité du recrutement ne parvient pas à triompher d'une pénible pénurie matérielle. La générosité et les dons d'une bienfaitrice espagnole, la jeune veuve, Madame Gil Moreno de Mora, écarte cependant la misère.

Malgré ce dénuement, la fondatrice réussit en peu de temps à donner à la jeune communauté une solide formation religieuse. Dès 1870, ses membres sont prêts pour les missions. 1870 sera l'année de leur implantation dans le champ de l'apostolat. Mgr Marie-Ephrem fait appel à leur concours. Dans sa ville épiscopale de Mangalore, qui comptait 15 000 catholiques, une fondation est décidée. A côté des religieuses contemplatives du Carmel traditionnel, il prévoit la place des sœurs actives du Carmel Apostolique.

Aux six Carmélites de Pau, qui partent pour les Indes, se joignent trois Tertiaires de Bayonne. Le 13 août, pour les présenter à Mgr Marie-Ephrem avec le secret espoir de les accompagner dans la mission, Mère Véronique les conduit au Carmel de Pau ; puis le 19 août, elle les suit jusqu'à Marseille où elles s'embarquent pour Madras.

Pendant qu'elle rente à Bayonne, ses filles poursuivent leur voyage : trois mois de souffrance avec la mort de trois de leurs compagnes. Le 20 novembre la population de Mangalore leur fait un accueil favorable. Dans la maison qui leur a été réservée, à l'ombre du Carmel, elles se consacrent à leur œuvre avec succès. De France, deux autres sœurs viennent en renfort.

L'intervention de Mgr Marie-Ephrem, bienveillante, mais intempestive, a failli compromettre tout essor. Pour faciliter leur adaptation aux missions de l'Inde, il juge bon de placer les tertiaires sous la conduite des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Celles-ci, au lieu de se borner à n'être que des guides, usurent vite tout pouvoir et toute autorité. Contrarié dans sa vie propre, troublé dans son esprit, le Carmel Apostolique se trouve menacé dans ses fondements.

Dès qu'elle a le sentiment du danger, la supérieure, Mère Marie-Agnès, le signale à Mgr Marie-Ephrem. Comme réponse le prélat lui demande de quitter les Indes. Elle s'exécute. Mais déjà une autre tertiaire l'a devancée, sœur Marie-Cécile. Dans l'intérêt même de la communauté, celle-ci estime de son devoir de parler. Avec sa franchise, elle expose la situation du Tiers Ordre Régulier dans les Indes.

L'esprit de la fondation est menacé de s'éteindre. Les Carmes qui l'avaient éveillé, soutenu, ont disparu. Le Père Lazare, l'appui le plus sûr, a été destitué de sa charge de vicaire général et relégué à Mahé, puis forcé de rejoindre Montpellier. Le 17 avril 1875, une mort subite emporte Mgr Marie-Ephrem. La mission de Mangalore est abandonnée aux Pères Jésuites de Venise, et les Carmes relégués à Trivandrum, où les suit Mère Elie de Jésus.

En même temps qu'il périclite dans les Indes, le Carmel Apostolique entre en décadence en France. Le flux de postulantes s'est tari, et la maison de Bayonne est sans vie. L'avenir semble bien incertain. Les conseillers les plus autorisés, dont Mgr Lacroix, préconisent la même et unique mesure : la dissolution de la société naissante. Les dernières sœurs se dispersent en divers couvents ; au début du mois d'octobre 1875, la fondatrice ferme son « petit Carmel ».

« Tout est balayé » maintenant, comme l'a annoncé à l'avance sœur Marie de Jésus Crucifié. Que faire pour l'avenir ? Depuis qu'elles se sont rencontrées à Marseille, en 1867, Mère Véronique et sœur Marie de Jésus Crucifié se considèrent unies par le même amour comme mère et fille. Après une douloureuse expédition à Mangalore, la fille s'est réfugiée à Pau. La mère ne tarde pas à l'y rejoindre.

Elle s'y présente, le 25 octobre 1873. Elle revêt l'habit du Carmel, renonce au titre de Mère Véronique de la Passion et prend celui de sœur Marie-Thérèse de Jésus. Désormais sa vie s'écoulera dans l'ombre d'une retraite, dans l'oubli du passé, surtout dans la prière et le sacrifice. Après un long noviciat, elle est admise à la profession, le 21 novembre 1874 ; et le 24 novembre suivant, elle prend le voile des sœurs de chœur. Le 20 août 1875, elle accompagne sœur Marie de Jésus Crucifié à la fondation du Carmel de Bethléem. C'est là que, le 26 août 1878, cette tendre mère a la douleur de tenir entre ses bras sœur Marie de Jésus Crucifié, que la mort arrache à son amour.

Dix ans après, le 29 avril 1887, sœur Marie Thérèse de Jésus, revient au Carmel de Pau, le 15 mai. Affaiblie par l'âge et par ses travaux, diminuée aussi par un accident qui l'a privée d'une main, elle vit près de 20 ans encore. Elle éveille et entretient chez les jeunes moniales le souvenir de sœur Marie de Jésus Crucifié, dont elle a soin de fleurir le cœur.

De son passé, de son œuvre elle ne parle guère. Du Tiers-Ordre régulier, elle n'a pas de nouvelles. Elle a tout lieu de le croire anéanti. Et pourtant il vit dans son esprit ; il fait palpiter son cœur. Quelque temps avant sa mort, voici que, venant des Indes, une religieuse l'appelle au parloir. Elle reconnaît et retrouve une de ses filles du Carmel Apostolique de Bayonne. Comment y résister ? Du plus profond de son être, une question remonte et jaillit

sur ses-lèvres : « Mais qu'est donc devenu mon petit Carmel ? » La visiteuse, qui n'est autre que Mère Elie de Jésus, de répondre en montrant la fécondité de cette fondation véritablement bénie de Dieu.<sup>1</sup>

Cette entrevue inonde sœur Marie-Thérèse de Jésus de joie et de reconnaissance. Comme le vieillard Siméon, elle chante désormais le *Nunc dimittis* dans l'espérance d'une mort prochaine. Comme le lui avait annoncé sœur Marie de Jésus Crucifié, Mère Véronique s'est éteinte sans maladie, à 10 heures du soir, le 16 novembre 1906, pendant le chant du Te Deum.

Elle repose dans le caveau des Carmélites au cimetière de Pau. C'est là que ses filles, du fond des Indes lointaines, viennent prier sur les restes de leur Mère et invoquer leur fondatrice.

Pourquoi évoquer Mère Véronique ? sinon, d'abord, parce que ses filles ont accueilli à Mangalore les religieux du Sacré-Cœur de Jésus...

---

<sup>1</sup> La supérieure générale de l'ancien Carmel Apostolique, qui est une religieuse que le Pape a introduite au Concile de Vatican II, se lamentait, en 1969 de n'avoir pu admettre que 70 novices, faute de place.

## IV

# Sœur Marie de Jésus Crucifié

Retour en arrière.

En 1867, dans l'attente d'une autorisation du Saint-Siège pour entrer au Carmel de Pau, Mère Véronique s'impatiente au couvent de la Capelette, avec le noviciat des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition, à Marseille. A peine a-t-elle été entrevue, que Sœur Marie de Jésus Crucifié lance cette nouvelle : « Une sœur est venue... Je l'aime beaucoup...Elle sera maîtresse des novices. »

Contrairement aux prévisions, il en fut ainsi dans les huit jours.

Mariam est une jeune Galiléenne d'origine libanaise, née à Abellin, près de Nazareth, le 5 janvier 1846. A la mort de ses parents, son oncle l'a recueillie et amenée à Alexandrie en Egypte.

Là, résolue à rester vierge, elle ne se présente au fiancé imposé qu'après avoir ravagé sa belle chevelure... S'étant prononcé pour Jésus-Christ, un musulman fanatique lui tranche la gorge<sup>1</sup> ; la croyant morte, il la jette dans un fourré. L'innocente martyre se réveille avec, à son chevet, une religieuse inconnue, vêtue de blanc et de bleu, qui lui avait réparé le cou et qui la soigne pendant un mois. Au lieu revenir chez son oncle, Marie s'engage comme servante.

Alors commence un long chassé-croisé de voyages et déplacements. Elle cherche à retrouver son frère. Après un pèlerinage aux Lieux Saints, elle retourne à Alexandrie, gagne Jaffa, regagne Jérusalem. Elle descend à Jaffa, s'embarque pour Saint-Jean-d'Acres ; mais la tempête la rejette à Beyrouth.

A chaque étape, des prodiges l'accompagnent. Le bruit de ces prodiges la pousse à s'éloigner de Beyrouth. L'opulente famille Naggiar lui offrant une place, le mois de mai 1863, elle prend le bateau et débarque à Marseille. Elle gagne l'estime de ses maîtres, qui favorisent sa dévotion. Une surprise les attend. Un jour que Marie assiste à la messe, elle reste soudain immobilisée. Il faut la ramener en voiture. Son visage est coloré comme si elle était en vie, mais le corps semble inanimé. Elle demeure dans cet état pendant près de quatre jours.

Le Père Abdou, le confesseur, a le sentiment qu'il s'agit de phénomènes mystiques. Il s'emploie aussitôt à mettre sa pénitente dans un couvent. Après deux ans de séjour à Marseille, en mai 1865, elle trouve refuge chez les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition à la Capelette. On accepte le nom de Sœur Marie de Jésus Crucifié que lui a donné un prêtre chargé de l'œuvre des petites négresses, le Père Oliviéri, mort en odeur de sainteté.

---

<sup>1</sup> L'égorgeage est daté du 8 septembre 1859. Sœur Marie de Jésus Crucifié avait au cou une grande cicatrice, qui rappelait son martyre.

Etrangère, sans instruction, peu familiarisée avec le français, elle se trouve en difficulté avec ses compagnes du noviciat. Beaucoup la soupçonnent d'être victime des ruses du démon. Les mères cependant la regardent comme une bénédiction pour la congrégation.

Dans ce milieu de discussions, pourtant son humilité, sa générosité au travail, sa ferveur dans la prière éclatent. Par ses propos parfois, elle semble déchirer les ténèbres de l'avenir, annonçant des décès à l'avance. On la surprend, un soir, en extase, à la porte du chœur. Désormais tout le monde sera en alerte. En 1866, le phénomène se renouvelle et s'intensifie ; il se prolonge parfois plus de trois heures. Les extases se multiplient...

Quand le noviciat touche à sa fin, le conseil de la communauté exclut Mariam de la congrégation à cause de ses états mystiques. A Mère Véronique, le Seigneur a signifié ses volontés : « Je veux que cette enfant aille au Carmel avec toi ! » Aussi elle n'informe pas la novice de son exclusion sans ajouter aussitôt : « Je compte partir pour le Carmel de Pau. Voulez-vous venir avec moi ? – Ma Mère, où vous irez, j'irai ; où vous serez, je serai », répondit-elle.

La Mère et la Fille, parties de Marseille le vendredi, arrivent au Carmel de Pau, le lendemain, samedi 15 juin 1867, veille de la Trinité. Elles reçoivent un accueil, chaleureux inoubliable. Désormais le Carmel de Pau, pour Mère Véronique, sera le Paradis sur terre, et pour sœur Marie de Jésus Crucifié, « la maison paternelle. »

Pourtant elle n'y séjournera que peu de temps : de 1867 à 1870 et de 1872 à 1875<sup>1</sup>. Car elle a mission de fonder dans les Indes et en Terre Sainte. La première période correspond au noviciat. Dès son arrivée, elle revêt l'habit noir des postulantes. Huit jours après, elle se joint au groupe compact de 12 novices. Immédiatement, dans ce climat d'affection et de piété, avant même de prendre le saint habit de sainte Thérèse, le 27 juillet 1867, son âme s'épanouit.

De plus en plus aussi elle se livre au Seigneur. Les prodiges mystiques se succèdent.

Le dimanche 24 mai 1868 se produit un phénomène rare, privilège de quelques amantes du Sauveur, comme sainte Thérèse : la transverbération du cœur. Sœur Marie de Jésus Crucifié accompagne à l'ermitage de Notre-Dame du Mont Carmel quelques religieuses pour réciter le rosaire. Avec elles, elle prie avec ferveur. Soudain elle tombe en extase dans les bras d'une sœur qui la soutient. Elle s'efforçait de soulever son habit à l'endroit de son cœur, répétant ces mots : « O Amour ! O Amour ! » Elle appelait Dieu : « O Jésus, mon bien-aimé ! où êtes-vous ? » Et Jésus sans doute ne manque pas de répondre à sa voix. Sa présence divine la transfigure et met le comble à ses transports. Ses tressaillements deviennent de plus en plus vifs et son ravissement plus profond. On la sent en proie à un déchirement d'amour et à un torrent de volupté. Comme en confidence, elle fait cet aveu : « Jésus m'a percé le cœur ! »

Dix ans plus tard, le 26 août 1878, à Bethléem, après la mort de Sœur Marie de Jésus Crucifié, un chirurgien, E. Carpani, procède à l'ablation du cœur en vue de le ramener à Pau. Après son intervention, le docteur ne cache pas sa surprise, en montrant l'organe entre ses mains : « Il y a une cicatrice au milieu du cœur, longue de quatre centimètres à peu près, dont les bords paraissent desséchés, qui avait traversé les ventricules. Avec cette ouverture naturellement elle ne pouvait pas vivre. »

---

<sup>1</sup> Le premier séjour à Pau commence à l'arrivée de Sœur Marie de Jésus Crucifié à Pau, le 15 juin 1867, et finit à son départ pour Mangalore, le 21 août 1870. Le second date de son retour des Indes, le 5 novembre 1872 à son départ pour Bethléem, le 20 août 1875.

Passons les étapes...

Mariam est de la fondation du Carmel de Mangalore. Elle y part le 21 août 1870 avec cinq de ses compagnes. Mais elle ne parvient à destination que le 20 novembre, après une traversée pénible, où elle la mort enlève trois de ses compagnes, en particulier la mère Elie qui l'avait accueillie à Pau.

Au Carmel de Mangalore commencent ses tribulations, d'un nouveau genre. Son imagination est empoisonnée d'obsessions diaboliques. Elle vit sous les soupçons de l'autorité. Elle est en butte à la Mère Prieure, Marie du Sauveur, et à la maîtresse des novices, Mère Marie de l'Enfant Jésus, toutes deux fort opposées à son comportement. Sur leurs indications, voilà que Mgr Marie-Ephrem finit par condamner la voie qu'elle suit comme une illusion.

Sœur Marie de Jésus Crucifié est au bout de ses mésaventures. Après un séjour de un an, 8 mois et 17 jours, elle est bannie de Mangalore, le 25 septembre 1872, et expédiée en France.

Elle arrive à Pau « comme le petit poussin que le milan a attrapé... Le pauvre petit s'est enfui sous l'aile de sa mère ! » Toute la communauté l'accueille avec tendresse et compassion. Ce second séjour va du 5 novembre 1872 au 20 août 1875. Les phénomènes mystiques, dont la fréquence ne diminue point, acquièrent un calme serein. Les ravissements ont, non moins d'éclat, mais un relief moins accusé. Les visions éclairent davantage les obscurités de la foi, ouvrent des voies nouvelles à l'avancement spirituel, en particulier par la dévotion au Saint-Esprit et au Souverain Pontife.

Dans cette floraison de merveilles, s'efface presque l'examen mystique de la voyante, le 6 septembre 1873, par le Père Recteur des Jésuites de Pau, et la visite de Mgr Lacroix, le 20 juillet 1874, tandis que resplendissent quelques faits en lettres de feu : les lévitations, la fondation de Bethléem et l'approbations de la Congrégation des Pères de Bétharram.

La fondation d'un Carmel près de la grotte de la nativité de Notre-Seigneur tient au cœur de Sœur Marie de Jésus Crucifié. « Moi, je ne mourrai pas ici... J'irai mourir à Bethléem. » Dans une vision, le 25 mars 1875, elle est prévenue de son départ. Le 1<sup>er</sup> février 1874, elle obtient l'assurance que Mlle Berthe Dartigaux, « Sœurette », prendra tout à sa charge. Le 26 septembre, la communauté est informée des plans divins : « Le Seigneur m'a envoyée dans ma maison... Je la quitterai ; j'irai à Bethléem, pas seule ; le Seigneur m'a choisi neuf compagnes. »

Le 27 novembre 1874 et le 16 mars 1875, elle ébauche un programme spirituel pour les sœurs du nouveau monastère. Le 6 juin, elle en précise le recrutement.

La fondation d'un Carmel en Palestine se heurte, à cette époque, à beaucoup d'obstacles. Les Franciscains, gardiens séculaires des Lieux Saints, s'opposent à la venue d'autres sociétés religieuses en Palestine. Le Saint Siège ne favorise pas non plus l'implantation au pays du Christ de monastères cloîtrés. Il est donc indispensable de recourir à la Congrégation de la Propagande.

A Mgr Lacroix, il appartient de solliciter un privilège. Il approuve certes le projet des Carmélites, et sa complaisance pour sœur Marie de Jésus Crucifié est sans limites. A 80 ans, ce temporisateur acharné se retranche derrière le plus efficace de ses vicaires généraux : le temps ! Le 20 juillet 1874, fête de saint Elie, il se laisse forcer la main. Après la messe, il se

rend avec sa suite à l'ermitage de Notre-Dame du Mont Carmel. Il y est rejoint par sœur Marie de Jésus Crucifié, qui lui présente Mlle Berthe Dartigaux :

« Le Seigneur l'a choisie pour son œuvre.

– Oui, Monseigneur, confirme aussitôt la jeune fille ; j'ai senti que Dieu me demandait cette œuvre, et je m'offre de tout cœur à faire la volonté de Dieu. »

Sœur Marie de Jésus Crucifié reprend bientôt :

« Monseigneur, le Seigneur vous dit de vous décider à quelque chose pour l'œuvre. –

– Que faut-il faire ?

– Il faut écrire à Rome. »

– Je veux bien, je veux bien... »

Devinant de nouveaux atermoiements de la part de l'évêque de Bayonne, Sœur Marie de-Jésus Crucifié s'adresse alors à l'abbé Saint-Guily : « Ecris la lettre et Monseigneur la signera. »

La proposition est certes fort inattendue ; surtout audacieuse ; car sa Grandeur n'admet guère que d'autres décident à sa place. Au lieu de se dresser contre ce passe-droit, le prélat se range aussitôt à l'avis de la moniale, et presse l'archiprêtre de Saint-Martin de s'exécuter : « Monsieur le Curé, je vous ordonne d'écrire. »

Dans le petit ermitage une supplique est aussitôt rédigée ; le soir même elle est envoyée au Saint-Siège. A Rome, comme prévu, elle se heurte à une forte opposition. Le Patriarche de Jérusalem se dresse contre le projet d'un Carmel en Terre Sainte. La Congrégation de la Propagande, qui a reçu la lettre de Mgr Lacroix, enregistre l'avis du Patriarche, et s'y conforme. La fondation de Bethléem est compromise, à moins d'un coup de théâtre.

Le coup de théâtre se produit le 7 septembre 1874. Sœur Marie de Jésus Crucifié alerte le chanoine Bordachar, supérieur du Collège de Mauléon, et le prie d'aller reprendre l'affaire en cour de Rome. Il accepte. Le 25 septembre, il est sur les lieux. Le jour même, il se presse à la Congrégation de la Propagande, et s'informe du sort de la supplique adressée par Mgr Lacroix. Le secrétaire ne lui cache pas la vérité : « L'affaire est jugée ; et voici la lettre qui va partir, ce soir même, pour notifier le refus à l'évêque de Bayonne. »

Immédiatement le chanoine Bordachar court chez le secrétaire d'état, le cardinal Antonelli. Celui-ci, dont certaines communications de sœur Marie de Jésus Crucifié ont attiré l'attention, s'empresse de prendre l'affaire en mains. Il invite la Congrégation de la Propagande de revenir sur sa décision, et de rédiger un rescrit favorable au Carmel de Bethléem.

Pendant que le chanoine Bordachar poursuit ses démarches a Rome, lasse des contrariétés et des retards renouvelés, Sœur Marie de Jésus Crucifié finit par sombrer dans une crise de découragement. Elle se plaint au Christ avec de tels propos et une si mauvaise humeur, que le 4 octobre, elle appelle le Père Estrate pour se confesser : « Vous êtes toujours le même, a-t-elle dit à Notre-Seigneur ; vous m'avez demandé depuis si longtemps cette fondation, et voilà que plusieurs fois tout à échoué. Il est impossible que vous soyez Jésus ! Jésus n'est pas comme cela ! »

« Et Jésus, interroge le confesseur, que vous a-t-il répondu ?

– A ma grande surprise, il a ri, et il m'a dit : "Ma fille, ne crains rien. La réponse affirmative arrivera avant un mois." Pour preuve que cette fondation de Bethléem se fera et que j'irai y mourir, faites prendre racine à cette feuille de géranium. »

En disant ces mots, elle avait enfoncé dans un pot de terre une feuille de géranium presque sèche qu'elle tenait à la main. Sans plus tarder, la feuille de géranium avait pris racine, en

peu de temps elle fit pousser un géranium superbe. Après ce signe, comment douter ? Sœur Marie de Jésus a la certitude que Rome autoriserait la fondation de Bethléem. Elle en donne l'assurance au Père Estrate : « La réponse affirmative arrivera, c'est certain... C'était Jésus, j'en suis sûre et Jésus ne m'a pas trompée. »

En effet, le 14 octobre suivant, le rescrit favorable de la Congrégation de la Propagande parvient à Pau.

Le départ des Carmélites en Terre Sainte, d'abord fixé au 9 juin 1875, n'a lieu que le 10 août. Le 12 septembre 1875, Sœur Marie de Jésus Crucifié parvenait enfin à Bethléem.

Alors que les préparatifs d'une nouvelle fondation absorbent toute la communauté, sœur Marie de Jésus Crucifié y ajoute un souci particulier : celui de l'approbation par le Saint-Siège de la Société du Sacré-Cœur de Jésus fondée par saint Michel Garicoïts. Un double sentiment la guide : d'abord la reconnaissance envers le fondateur, qui a contribué à l'achèvement du Carmel de Pau ; puis la prédilection qu'elle éprouve pour les Pères de Bétharram, qui sont les auxiliaires des Carmélites. De son cœur a jailli un jour cette confiance : « Tous les Pères de Bétharram sont mes frères ; j'aurai une grande famille. »